

PAUL GOMA. BONIFACIA: DE L'USAGE À L'ABUS. LA «MICROPHYSIQUE»
DE LA PUISSANCE «CARCÉRALE»

Mariana Pasincovski
PhD, Independent Researcher

Abstract: During the third topos, the narration brings clarifications into the inner architecture of things. In this way, the word "visit" puts the foundation for the "micro-physics" of a power that we could call, in agreement with Michel Foucault, "jail" power. Perceptible and impossible to verify, the power is automated by inducing a permanent state of surveillance. As in the case of Bentham's Panopticon, in a continuous field of vision, the prisoner becomes the principle of his own obedience: the more numerous these anonymous observers are, the greater the risk for the detainee to be taken by surprise and the more anxious he is knowing he is being observed. A real enslavement arises mechanically from a fictitious relationship.

Keywords: power, supervision, abuse, obedience, panopticon.

Afin d'accueillir, en tant qu'espace bénéfique, au-delà de celui rétrospectif de Lătești, les derniers événements de la première partie du roman *Bonifacia*, la descente du narrateur dans la rue de la Philanthropie dirige l'axe du récit vers le troisième topos, la maison de l'antiquaire Sterescu. Changement qui apporte une clarification, accompagnée d'un renversement de la structure architectonique intérieure des choses : ce qui semblait être primordial à l'Université passe maintenant dans l'arrière-plan. Ainsi, dans ce nouvel environnement, l'invitation sans adresse de Bonifacia à son anniversaire ne semble intéressante que sous la forme d'un lien possible, quoiqu'occasionnel, avec la demande d'Alec. À l'échelle des événements immédiats, elle ne représente qu'un petit détail perdu dans l'espace carcéral de la « visite ».

Dans un état permanent de vigilance et de suspicion, le mot « visite » a une connotation suffisante pour briser l'harmonie intérieure du narrateur et déclencher un comportement hors des schémas de normalité. En induisant les effets du pouvoir, il pose les bases d'une « microphysique » du pouvoir que l'on pourrait appeler, de commun accord avec Michel Foucault, « carcérale ». Même la chambre prend l'apparence d'un espace disciplinaire qui produit des corps « dociles ». Sur les traces de cette manipulation graduelle des éléments qui dégénèrent en peur et en terreur (le régime tente de réaliser dans l'esprit de ses sujets ce qu'il ne parvient pas à faire par des actes), on arrive à la création de toute une *pédagogie analytique*, extrêmement attentive aux détails, qui prouve une contrainte calculée, prolongée dans un automatisme de habitudes :

- Un ! dis-je à haute voix et, par quatre mouvements bien exercés, je rassemble les feuilles de papier de la chaise, je les mets dans une grande enveloppe de papier ciré, je mets l'enveloppe dans un sac en plastique épais (où il y a d'autres enveloppes, pleines aussi), puis, le sac dans un filet ;
- Deux ! – et, par quatre autres mouvements, je sors un cahier de la mallette, je l'ouvre sur le tabouret, puis j'ouvre et pose sur le lit un cours de quelque chose - de toute façon, lithographié ;
- Trois ! – je sors de la pièce, je descends le premier fragment d'escalier, j'ouvre la fenêtre donnant vers la maison voisine, et, en étirant la main droite à gauche, j'accroche le filet avec le sac dans le crochet monté aveuglément par moi, dans un endroit que je ne vois pas, au-delà de la gouttière et l'abri d'une feuille de métal toujours fixée par moi ;
- Quatre ! – Je ferme la fenêtre, j'essuie la poussière du rebord de fenêtre pour ne laisser aucune trace visible, puis, je m'essuie les mains, la poitrine, le ventre et à nouveau les mains ;

- Cinq ... – maintenant je chuchote, maintenant je suis prêt à descendre, maintenant je suis très, très prêt à m'étonner (avec mesure, sans exagération, car je suis un « ancien »), à être légèrement surpris par... la visite... (Goma 2006 : 52).

Perceptible et impossible à vérifier, le pouvoir est automatisé, en induisant un état permanent de surveillance. Comme dans le cas du *Panopticon* de Bentham, dans un champ de vision continu, le prisonnier devient le principe de sa propre soumission : plus ces observateurs anonymes sont nombreux, plus grand est le risque que le détenu soit pris par surprise et, sachant qu'il est observé, plus il est anxieux. Un asservissement réel surgit machinalement d'une relation fictive (Foucault 1997 : 286-287).

Cependant, lorsque le détenu a déjà l'expérience générale de la torture, lorsqu'il est le témoin et le garant de la punition à laquelle il participe de temps en temps, et lorsqu'il produit et, en particulier, détient de la littérature interdite, la pression agit continuellement comme garde du corps et augmente considérablement les effets homogènes du pouvoir.

Le dépotoir d'un tel souvenir de luttes et d'affrontements ne peut faire face aux défis de la *société du spectacle* qu'en s'accordant à la bonne tonalité. Bien sûr, ce n'est pas le cas de la pratique de n'importe quel type de *Ketman*. Il s'agit, en fait, de s'adapter aux règles de la nouvelle organisation basée sur un jeu de masse conscient, mais en évitant tout esclavage par la conscience. Car, au-delà de tout, la lutte est menée surtout avec le censeur intérieur, installé dans son propre forum intérieur.

A cause de la vigilance, le monologue de la peur transforme le narrateur en un observateur prudent qui suit le précepte d'intelligence de Soljenitsyne : « Qu'est-ce que l'intelligence ? - Qu'est-ce que c'est ? Tu crois ce que tu vois et non ce que tu entends ». Une croyance qui se reflète fidèlement dans son attitude envers Bonifacia, elle-même la visitatrice imprévue au rez-de-chaussée de l'antiquaire Sterescu : « – Oh, quelle surprise ! avec de larges gestes, je chante l'aria de la surprise, puis j'embrasse longuement, cérémonieusement, la main enfoncée jusqu'au coude dans mon âme [...]. Es-tu venu pour les livres ? ... » (Goma 2006 : 54).

Sans aucun doute, les livres ne sont pas le sujet de la visite. Ils sont, plutôt, une occasion imprévisible que Bonifacia, suivant la tradition familiale dans une course sans fin après le bon ton, ne peut pas omettre. Incapables d'assimiler la culture, ceux qui sont au sommet de la hiérarchie sociale veulent l'acheter : ainsi, les restrictions et les limites d'un plan se transforment en accessibilité et en avantages dans un autre. Car, comme pour toute *science vulgarisée*, la valeur du maroquin bat irrésistiblement le prix inestimable de la science :

-C'est à moi que tu le dis ? – Bonifacia garde ma main dans la sienne (je suis convaincu : si je n'avais pas embrassé sa main, elle aurait laissé la mienne, mais, comme ça...). Eh bien, n'ai-je pas vu chez mon oncle quelle bibliothèque a faite oncle Radu ? Beaucoup mieux qu'ici, [...] - je pense qu'elle aurait plus qu'une centaine de mètres mur à mur, pleine de bouquins, tous en reliure précieuse, avec de l'or ! comme sur la main !... puis, elle le dit juste à moi: C'est pour toi que je suis venue... [...] (*Idem*).

Bien que la prédominance du dialogue soit un signe distinct de cette partie, le monologue intérieur révèle l'angoisse du protagoniste. Accablé par la suspicion, il imite avec succès l'indifférence, bien qu'il refuse un dédoublement théâtral de la personnalité. En effet, contrairement à d'autres livres, dans *Bonifacia*, il n'y a plus ce jeu bien connu des instances narratives. Cette fois-ci, *l'égo critique* n'accompagne et ne réprimande plus *l'égo confessant*. Au contraire, il fusionne parfaitement avec celui-ci, comme résultat de la symbiose idéale avec sa propre conscience. Par conséquent, le roman est plus direct et plus accessible que jamais auparavant. En outre, il dénote la maturité et la force imparable d'un narrateur expérimenté, tant dans la présentation des faits que dans la prise de décisions.

Dans le fragment ci-dessous, cependant, le narrateur est dépassé par la situation : la détermination irrévocable de Bonifacia de la suivre dans sa propre chambre ébranle tous les principes. En même temps, son

manque de compréhension et sa vie dans le monde de « tout est permis » annoncent le culte des valeurs qui contredisent toutes les normes :

- Alors, mon cher - par où ? me demande-t-elle, et sans attendre ma réponse, elle sort dans le couloir, se dirige vers l'escalier...
 - Où veux-tu aller ?
 - Comment ça, où ? Chez toi, chéri ! – dit Bonifacia, continuant la montée.
 - Comment sais-tu que chez moi c'est en haut, par l'escalier ? Quoi faire chez moi ?
 - On va converser un peu, je viens de te le dire...
- Conver-... - quoi ? Après tout, pourquoi ne pas con-, pourquoi ne pas con- plus qu'un peu... ? De toute façon je ne peux pas l'empêcher d'entrer dans ma pièce, alors j'y vais moi aussi et je m'en tiens tout près (*Ibidem* : 56).

Étonnamment, la visite surprise de Bonifacia coïncide avec l'anniversaire du narrateur. Circonstance dans laquelle le sac de café généreux proclame les prédispositions de la fille pour un large éventail de générosités, dans l'accord desquelles, elle se donne le droit à un inventaire compatissant des objets et de leur propriétaire. Le sentiment de commisération passe de l'émerveillement et de la compassion à l'insolence et à l'humilité. En somme, c'est un jeu déséquilibré de forces au nom de certaines pseudo-valeurs élevées au rang de principes.

En fait, les éléments prémonitoires trahissent, d'une certaine manière, le cours des événements. La présence de Bonifacia situe le narrateur entre deux plans : entre imagination, accablé par des sens, et réalité. Et si l'imagination, sous l'impulsion de l'olfaction, lui permet de franchir le seuil imposé par, dans une réinterprétation, le « Premier Commandement » (celui d'éviter toute relation intime avec les collègues de faculté, comme moyen librement consenti d'expiation des erreurs du passé), la réalité le retient, ne lui permettant qu'un jeu qui, paradoxalement, transforme l'illusion en vérité. Bien sûr, les deux protagonistes jouent, la gratuité étant la seule qui fait la différence et qui, malheureusement, ne peut être imputée qu'au narrateur. Car sa visitatrice va dans le sens d'une organisation et d'une possession totale, étendue à l'espace, au temps et même à l'intimité de son collègue. Mais voyons mieux le texte :

- Pauvre toi, mon petit... Je l'entends à côté, doucement et j'ai envie de pleurer de pitié pour moi-même et je sens mes larmes essorées par ses bonnes mains. N'as-tu pas une pièce comme tout le monde dans cette vie - que fais-tu avec la porte ? Tu la laisse toujours comme ça, ouverte, hein ? [...]
- Quand j'ai un visiteur, je lui demande de monter sur le lit. J'entre, je monte moi aussi, puis je la ferme...
- Ça c'est une méthode ! rit-elle. À cause de la porte qui ferme pas, tu peux prétendre n'importe quoi... Et si le visiteur est une -tatrice? Et elle une fourrure comme ça, plus simple ? C'est quoi la procédure que t'appliques ? Je dois, je dois rester aussi longtemps que possible, aussi ignorant que possible. Je dois avoir l'air (pas : être !) aussi stupide que possible ; pas trop trop, mais pas très très non plus...
- La procédure ? Je lui demande de descendre du lit... Comme ça... Je lui dis de se déshabiller et, avec son accord, je prends la fourrure et je l'accroche dans un crochet solide : les crochets de la porte ne résistent qu'aux chemises, éventuellement à une écharpe...
- ... et éventuellement à une culotte en soie... (*Ibidem* : 57).

L'intrusion de Bonifacia dans la pièce du narrateur engendre, sans doute, une véritable bataille des sens : sous l'esclavage de l'odorat, le protagoniste s'abandonne à toutes les vagues de la féminité. L'odorat retrouve, ainsi, sa capacité de produire ou de capter la beauté, faculté attribuée traditionnellement à la vue, à l'ouïe et au toucher. De plus, il reçoit le privilège absolu d'être un signe de communication.

Tout comme dans l'histoire du grand philosophe Aristote, qui, amoureux de l'hétaïre Phyllis d'Athènes, accepte de marcher à quatre pattes, en se laissant monté par sa maîtresse, l'auteur affirme l'impuissance de l'esprit face à la passion : « le corps bat la raison ; la passion asservit l'esprit ; la femme nue triomphe de l'intelligence masculine ; la pensée, le discernement sont impuissants devant le pouvoir de persuasion des seins et des hanches » (Sloterdijk 2003 : 50-51). Nous rencontrons ici, comme le fait

Section: LITERATURE

remarquer Peter Sloterdijk, les clichés habituels du féminin, sauf que la signification n'est pas là-dedans, mais dans le fait qu'ils circonscrivent un moment de *la force* féminine. Une qui permet aux femmes de découvrir leur propre souveraineté.

Imprégnée de manière olfactive dans chaque millimètre de la pièce, « pelote d'odeurs », Bonifacia tisse une narration fictive, dans laquelle le narrateur lui-même est le personnage principal. Elle l'entoure et l'enflamme jusqu'à l'incandescence, dans un conglomérat d'images qui dépassent la pensée. Leur rationalité, leurs paroles et leurs tendres flexions sont remplacées par une *copulation aromale* qui décentre, dépossède et désarme le sujet. Au lieu du son qui enveloppe, touche et pénètre, c'est l'olfaction qui s'installe. En tant que monopole féminin, elle active l'attraction érotique et ne peut être subjuguée que sous les auspices des autres sens, avec le rôle d'un éveil à la réalité. Le fragment suivant est illustratif en ce sens :

Je pousse un soupir de soulagement et je me réjouis : c'est bien comme ça... comment me suis-je laissé envahi, tire-bouchonné, enveloppé, emmêlé par une grosse ventrue goitrée ? par une ignorante comme Bonifacia ? Maintenant, on comprend pourquoi, à la faculté, son odeur n'arrivait pas, je veux dire : n'avait pas d'effet. Car je la voyais et je l'entendais en même temps. Je l'ai vue. Je l'entends toujours [...].

– Quoi, parce que ?!, je lui demande, avec jubilation : quand elle parle, il n'y a plus d'arôme.

– Parce que je n'ai pas pensé, que je suis bête, quand je t'ai invité, car Georgeta dit : « C'est sûr qu'il ne viendra pas. Tu sais comment ils sont, les démunis : fierté crasse, sac mince. Il est trop froid, et comment peut-il vivre avec vous dans votre famille, des gens assez bien, sérieux, avec ses chaussures qui laissent voir ses orteils ; avec son pantalon qui l'oblige à toujours garder ses jambes ensemble comme une jeune fille, pour ne pas voir qu'il est complètement frotté à l'entrejambes... »

– Écoute-moi, demoiselle !, je me levai d'un bond. T'es venue ici pour faire l'inventaire de mes chiffons ? Pour compter les trous dans mes bas ? Pour vérifier, de mon anniversaire, si mon caleçon est frotté à l'entrejambes ? – la colère me va bien.

– Mais non, mon petit, se défend Bonifacia. Pas pour ça, mais, compte tenu du fait que j'y suis : est-il vraiment frotté à l'entrejambes ? [...]

Elle m'attrape avec son bras par la ceinture et me tire vers elle, elle glisse (introduit, plus précisément) l'autre bras entre mes jambes et veut pencher sa tête...

Je pousse un cri (hurlement) et je fais un saut en arrière : je cogne mon dos contre la porte. [...]

– Qu'est-ce que tu as, chéri ? se demanda-t-elle. Je ne la mange pas...

– Le caféeee !!, je hurle, libéré (Goma 2006 : 60-61)

Si le comportement de Bonifacia restaure les droits de la réalité, son exigence de la méditer avec une certaine de lei par heure accuse un réel réveil du rêve. Dans le climat idéologique où les parents du narrateur ne touchent, à la fin de leur carrière d'enseignants, que sept cents lei par mois, la proposition de sa collègue semble plus que généreuse. Mais compte tenu du désintéret du narrateur, les heures présomptives de « nous deux » prennent un tournant inattendu : imitant l'innocence et piétinant le serment fraîchement volé du narrateur sur la théorie de l'abstinence méditative, Bonifacia s'offre à lui. Sans avoir accès aux vraies valeurs, elle les invente. Ce qui en résulte sont des pseudo-valeurs personnalisées, élevées au niveau de principes. Et qui, en plus, appellent au respect et à l'approbation. Par exemple :

...Alors, ça se fait comme ça ? D'accord, chéri, si tu le dis, [...]. Et celui-ci ?, me demande-t-elle, en montrant le slip [...]. D'accord, si ça se fait... – et l'enlève naturellement, comme si elle enlèverait un voile de sa tête [...]. Ça, non!, dit-elle avec une voix d'oiseau effrayé, en pointant le soutien-gorge. Ça se fait pas, chéri... – m'implore-t-elle (*Ibidem* : 65).

Ou, dans un autre fragment :

– Chéri, mets quelque chose, tu te sens pas gêné ? – dit-elle en pointant du doigt ma poitrine nue, sans la regarder. Lui, enlève-le, si ça se fait, mais reste pas la poitrine nue devant une dame ! Mets au moins un maillot !

Cette dame a une opinion étrange sur ce qui se fait ou ne se fait pas, mais ce n'est pas le temps de m'engager dans une discussion sur les principes... (*Ibidem* : 66).

Bien sûr, tout est réduit à l'instinct, et l'association animale « vache naturelle », dérivée des onomatopées que Bonifacia utilise, et qui, sans le vouloir, les attribue à elle-même : « Eh, ho ! », ou « Ce n'est pas une vache qui rugit, mais un homme qui demande... », révèle l'opinion incontestable du narrateur sur l'inconnue qui se glisse dans son intimité.

Mais la série de la « visite » ne s'arrête pas ici.

Afin de découvrir la deuxième visitatrice, cette fois soupçonneusement habillée : elle garde son manteau, le chapeau et même le col relevé, plus confuse qu'intéressée par ce qu'elle recherche, et qui intrigue désagréablement grâce à l'odeur, le narrateur a recours, à travers un effort de reconstruction, au tableau mental des images olfactives. C'est la première fois que, dans ses livres de maturité, Paul Goma identifie, sur la piste de l'expérience existentielle, plusieurs catégories d'*odeurs limites* ; celle de la mort avec ses nombreuses nuances : « celle de l'homme pourrissant sur ses pieds [...] ; aussi bien que celle de quelqu'un qui a rendu son âme la veille [...] ; puis l'odeur de la peur [...] ; l'odeur de ceux déjà torturés [...] ; toujours celle de la mort : l'odeur de l'hôpital [...]. Mais la plus triste, la plus méprisante de toutes, je l'ai rencontrée [...] en pleine liberté. ...quelque chose qui ne se rapporte pas à l'hygiène ; ni au rythme lunaire ; ni à la maladie. Pas même à l'âge [...], l'odeur altérée ; celle périmée en vain » (*Ibidem* : 76-77). C'est, en d'autres termes, une caractéristique de la personne douteuse, maintenant grimpée dans la pièce du narrateur :

L'odeur monta avec elle – elle la devança même. Je ne suis pas trop surpris quand elle dit, cette fois avec sa voix habituelle, c'est-à-dire celle d'enseignante, trop forte pour ma pièce :

– Je t'ai dit que je te trouverais ! (*Ibidem* : 78)

Comme nous pouvons le voir, dans une période d'oppression où les vices ont tendance à s'accumuler et les qualités à s'évaporer, la visite de l'enseignante de vieux slave ne produit plus d'émerveillement. Cela ne fait qu'inspirer un goût amer pour un modèle de conduite raté, à la fois en termes de *morale de sympathie* et de *principes*, qui choisit un moyen facile de répondre aux besoins personnels. Option qui dicte le comportement moins gentil du narrateur, voir même vulgaire envers la jeune demoiselle installée commodément dans son lit. Et elle ne semble pas du tout être dérangée – bien au contraire – par ce nouveau renversement des rôles. La maîtresse de conférences défiante de l'université, la « camarade » insolente de la chaire, l'enseignante avec une longue expérience est remplacée par une femme qui « miaule tendrement », venue pour clarifier, à des fins d'amélioration, les relations avec l'étudiant « âgé ».

– ... Tu me mets en colère, tu le fais toujours - âgé, pas âgé, à la faculté t'es étudiant et tu dois jouer honnêtement ton rôle d'étudiant !

Je pousse un sifflement d'admiration destructrice :

– Honnêtement ! Le rôle d'étudiant ! - tout comme votre majesté joue honnêtement son rôle d'enseignant. À la faculté - mais ici ? Maintenant ?

– Ici ? Aucun... J'avais juste besoin d'un livre... [...]

– Ici, je ne suis pas la camarade, ici je suis... Voilà, je te laisse m'appeler par mon nom : Silvia. Tu peux me tutoyer (*Ibidem* : 80-81).

Au-delà de reconnaître son adhésion à la société du spectacle et, par défaut, à la culture de la duplicité, en se transférant occasionnellement, pour reprendre le terme de Jean Baudrillard, en « hyper-réalité » [domaine du simulacre dans lequel la distinction entre le vrai et le faux, entre réel et imaginaire, n'est plus fonctionnelle] (Baudrillard 2008 : 6), le cynisme suprême de l'enseignante de vieux slave réside

Section: LITERATURE

dans le désir de se martyriser et dans la nécessité de compassion. Des objectifs modestes, mais qui sont à l'échelle du premier objectif de la visite, énoncé par la divulgation (par temps difficile) d'un secret - la possession d'un frère qui est très bon traducteur en anglais, dont l'épouse est le copropriétaire d'une maison d'édition en Amérique -, avec la suggestion, tout à fait gratuite, de dactylographier ses romans dont elle le soupçonne. Proposition qui touche, entre autres, le problème de la maison, de l'âge, de la fatigue, donc celui des conditions favorables de travail, en tandem peu plausible avec l'insistance, sur le même sujet, de Bonifacia.

En conclusion, à partir de ces jugements intermédiaires, le narrateur constate que les deux femmes sont régies plutôt par les lois du système social que par de bonnes intentions :

Je reste bouche-bée. Se seraient-elles parlées les deux demoiselles ? Une veut créer des conditions de création pour moi (créatrices, bien entendu), l'autre voulait que je lui donne les manuscrits pour les dactylographier – pour qu'après, bien dactylographiés, les traduire en anglais et les éditer en Amérique... Suis-je un idiot incurable que je ne profite pas des offres - complètement, mais complètement désintéressées (je ne peux pas dire combien, mais je le sens), ou quoi ?

Soit qu'elles sont idiotes toutes les deux – pourquoi tant d'agitation pour rien ? [...] – pour la promotion de « l'œuvre littéraire » d'un inconnu, d'un sans-début... Qu'est-ce qui l'aurait pris, la bête-bonifiante, d'insister sur... des conditions (optimales) ? Serait-elle enchantée de la méditation qu'avec laquelle que l'ai méditée ? D'accord, mais quel lien entre la méditation – à laquelle nous nous sommes adonnés ensemble, et la création à laquelle, fatalement, moi seul peux m'atteler ? Et l'autre : l'aigre, la non-aérée, l'intacte slave : après ce qui est arrivé à la faculté, pourquoi m'a-t-elle cherché ? Pour la repasser ? J'ai eu l'impression qu'elle aussi était plus concernée par mon... œuvre que par ma vie toujours vivante...

J'espère de tout mon cœur que personne dans ce monde n'est au courant du sac accroché dehors, sous la corniche en métal. Surtout Bonifacia, fille de la Cellulose, la nièce de Justice du 'Euple – j'ai peur de lui trop charger la mémoire ; ni la Slaveureuse, celle qui, en tant que vraie fille de la grande bourgeoisie et de la grande (elle aussi) scolarité, occupe le poste d'auxiliaire aux Ressources humaines de la faculté (oh, les vieilles classes sociales : comment elles essayent de survivre – à tout prix...) (Goma 2006 : 94).

Dans leur désir de l'inclure dans un champ d'observation continu, en lui induisant le sentiment d'impuissance, ainsi qu'un état de dépendance totale, les femmes opèrent pareilles aux *observateurs participatifs*, en élaborant tout un jeu destiné à déjouer les actions de la cible. En s'appuyant, selon l'explication de George Banu, sur la conviction que l'individu est un être dissimulé, la surveillance agit par une ruse stratégique dont le but est d'attirer le sujet surveillé vers un champ où elle se sent en sécurité, pour pouvoir abandonner sa réserve habituelle, oublier toute précaution et ne plus s'autocensurer. Puis, comme, selon les soupçons cultivés, une autre identité peut être découverte ou une autre vérité peut être révélée dans chaque individu, aspects qui ne se révèlent pas en public, le surveillant opère dans l'espace restreint de la vie privée, rampant dans l'intimité du sujet surveillé (Banu 2007 : 81).

Il est approprié de se demander, dans ces conditions, s'il y a encore de la vie privée. La réponse est négative. Les yeux du dieu (de l'Histoire) sont partout ; il n'y a pas de cachette devant eux : « les amoureux font, dans le lit, le rituel de leur amour sous son regard ironique ; l'enfant joue dans le sable sans savoir que sa vie future a été pesée et encadrée dans le calcul général ; seuls les vieillards, ayant moins de jours à vivre, peuvent prétendre, avec une certaine justification, s'être presque échappés à son pouvoir » (Miłosz 2008 : 236).

Sous cet angle de la menace, le narrateur revendique la liberté assiégée jusqu'à la chair dans la « chair du lit », ce qui sert comme signe d'éradication et de confrontation de l'injustice généralisée. Au nom de qui ? Au nom de l'humanité et de l'adhésion aux principes du bien. Au fond, les sensibilités délicieuses, la passion et l'instinct sont reflétés par une raison solide qui autorise, de manière bien calculée, tous les excès :

Mon lit c'est moi-même. Je suis le lit : je ne le partage avec personne, sauf très rarement, sinon je me perds avec tous ce qui nous appartient, nous deux : lui et moi. Cela ne vient pas des premières années d'orphelinat

Section: LITERATURE

quand, comme c'était la situation, on dormait deux dans un lit ; ni de la prison où – c'était ça la situation – on dormait deux, trois ou quatre à travers le même lit (quand on l'avait). Cela vient de Bărăgan. De ma résidence obligatoire (Goma 2006 : 97).

Afin de connaître et de déceler le mécanisme de fonctionnement du nouveau monde, le narrateur fait appel à la période de résidence obligatoire de Lătești. Dans ce sens, *Bonifacia* devient une continuation d'*Adameva* à travers des révélations qui favorisent la compréhension des deux volumes. Avant de revendiquer aux autres, il revendique à soi-même, en remettant en discussion son égo. Bien qu'en accord avec le principe de Herling selon lequel « un homme ne peut être humain que lorsqu'il vit dans des conditions humaines et il n'y a pas de plus grande absurdité que de le juger par ses actions qu'il commet dans des conditions inhumaines », Paul Goma analyse avec la plus grande lucidité son comportement de sa résidence obligatoire. Le texte nous permet de comprendre que, tout comme pour les autres détenus dans les camps ou les prisons, la survie y est également limitée à la constitution de leurs propres tables de lois. Donc, ceci n'est pas une disparition, mais une réinterprétation des commandements.

Passé par les trois étapes du parcours individuel du détenu, décrites par Tzvetan Todorov (Todorov 1996 : 42) – l'éveil de la conscience morale, l'effondrement des valeurs morales antérieures face à la brutalité des nouvelles circonstances et la reconquête d'un ensemble de valeurs morales, même s'il n'est pas le même qu'avant –, le protagoniste reconnaît son immoralité. Mais la force de la combattre à cet âge est irrémédiablement étouffée par l'appréciation, comme solution unique de défense contre la fixation de Bărăgan :

Nous, « les étudiants de '56 » [...], avons deviné le danger, nous l'avons même défini, c'est pourquoi nous nous défendions de tous nos... membres : nous essayions de ne pas tomber dans le piège de la femme de *résidence obligatoire*, celle qui prolonge son séjour dans votre lit pour plus de deux nuits. [...]

Cependant, ce n'était pas moral de changer les filles entre nous chaque semaine ou chaque mois ; c'était une infamie ce que nous faisons (plus exactement : ce que nous nous proposons de faire) ; elles se souciaient peu, puisqu'elles restaient « dans la famille », mais cela ne nous absout pas. Mais seulement de cette façon, seulement en nous réprimant, en nous coupant (À Dieu ne plaise, mais c'était la sensation) la racine, que nous nous sommes empêchés à jamais de nous établir au *Bărăgan de Veta...* (Goma 2006 : 97-98, 100).

Sans aucun doute, cette comparaison illustre les limites de la liberté. Si, dans la résidence obligatoire, l'absence, à certains égards, de la morale est connue et acceptée par tous, en liberté, au contraire, l'immoralité est ornée des vêtements de la moralité. Camouflée, elle agit sous la bannière de l'innocence et de la *charité* qui ne peut s'empêcher de trahir. Ou tuer. Fait qui engendre un véritable renversement des valeurs et produit un changement dans la vision sur la femme : d'un « don » qu'elle représentait à Bărăgan, plantureuse et accueillante, elle se transforme maintenant en un être différent « avec une agressivité n'attendant qu'un quart de prétexte pour se manifester ». De plus, elle ne croit plus à la politesse, à l'affection ou à la sensibilité. Au contraire, au nom d'une complicité généreuse, elle se cherche une position plus confortable pour « faire du mal », avec appétit pour un langage vulgaire qu'elle aime. En tout cas, c'est l'expression même de la vulgarité avec laquelle elle fusionne et qu'elle devance dans sa poursuite de satisfaire son besoin immédiat, animal.

A titre d'exemple d'une communion d'intérêts, la comparaison de Bonifacia avec Veta : « c'était une femme – mais dure ; forte, retentissante, comme un vieux chêne ; [...] On aurait dit que toute la beauté du haut du corps : joue, cou, poitrine avait été transposée entre ses jambes » (*Ibidem* : 108, 110), traduit la peur et l'anxiété du narrateur. La peur de l'imprévisible qu'elle engendre, mais aussi de soi-même, de l'incapacité à se libérer, au fil du temps (après dix jours), de la tutelle de cette imprévisibilité :

« Je n'ai pas lu à propos d'un tel regard ; écrire, non plus, bien que j'aie passé par Veta, elle l'avait aussi - après. Un tel regard n'existe que dans les amours de prison, où la femme inventée arrive à te regarder d'une telle manière qu'elle traverse le mur, qu'elle te pénètre, toi aussi...

... j'ai essayé de savoir ce que Bonifacia avait de *différent* des autres filles connues de près avant elle. Chose étrange et naturelle en même temps : je ne pouvais rien trouver, et cela me rassurait que j'ai trouvé. Donc, je n'ai pas trouvé, je n'ai pas compris et je n'avais pas besoin de réponse : si la question avait brisé le charme, le rêve ? Le rêve ou la culpabilité. Quand je ne voyais pas Bonifacia (ou Veta), il y avait quelque chose d'aigre-doux, de permis-interdit qui m'attendait... » (*Ibidem* : 114).

Qui ne tarde pas à s'installer et à surprendre par l'incitation (et en même temps le constat) de *Bonifacia* d'écrire de la littérature interdite : « – Quelle question ! Comment quoi écrire ? De la littérature interdite, camarade ! / C'est seulement maintenant que je le découvre. Mais, du coup, ma vue devient embrumée. Et ce n'est pas à cause du temps du passé. / Je confirme, comme dans la brume, tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle émane, mais je garde un peu de lucidité (ou de peur) juste pour ne pas dire : Oui, mais : Certes... ; éventuellement : Ouais... pour la faire partir » (*Ibidem* : 118).

Articulation (du « mot imprononçable ») qui installe la peur et détermine la recherche de solutions. Mais à la déception du narrateur, les solutions n'existent pas. Et elles ne sont même pas à prévoir. Parce que, dans le nouveau monde, le statut incertain de l'homme bloque toute tentative d'action. L'amitié sans retenue de Bărăgan est maintenant remplacée par une amitié renforcée, de manière incroyable, par « la *non*-divulgaration des secrets; par le *non*-partage des confidences » : toute neutralité, en fait toute amitié spontanée, est, du point de vue de la domination totalitaire, aussi dangereuse que l'hostilité ouverte, justement parce que la spontanéité en tant que telle, par son caractère incalculable, est le plus grand obstacle dans le chemin de la domination totale sur l'homme (Arendt 2014: 562).

Ceci est, en fait, un décalage visible entre les deux mondes qui alimente le drame du déracinement, de l'humilité, de la solitude, de l'impossibilité d'intégration. Dans un autre sens, l'hypocrisie, l'affliction et la duplicité augmentent : dans le cadre des démocraties populaires, la lutte est menée, avant tout, pour la puissance de l'esprit. Donc, en assurant notre survie et notre bien-être relatif, nous consolidons le régime totalitaire lui-même (Todorov 1996 : 224).

Tandis que la liberté est conquise de l'intérieur. Dans ce cas, par l'écriture. Donc, non seulement par ce qu'elle *est*, mais également par ce qu'elle *fait* ; par destination, suivie de qualité :

On n'est plus de détenus ; ni de résidents obligatoires. Maintenant on est - on est, comment ? Quoi ? On est libres? Ou juste libérés (très !) provisoirement ?

C'est ça alors la liberté : ce quelque chose qui ne peut pas être perdu. Il n'y a donc pas de lien entre la liberté et l'homme libre – parce que j'étais aussi libre là-bas où/quand je n'avais rien à perdre.

Mais non, je suis libre ici et maintenant. Je le suis parce que je le suis, pas parce que j'ai quelque chose à perdre ou quelque chose à gagner.

Non, je ne le suis pas - je ne l'étais pas là non plus, et après tout, à quoi sert la liberté, si on *ne fait* rien avec elle ?

C'est ça, c'est comme ça que ça doit être : je suis – éventuellement – libre, parce que je fais quelque chose dans le sens de ce que je crois être la liberté.

J'écris (Goma 2006 : 127).

En conclusion, il est nécessaire de préciser que l'acte créateur est impossible à comprendre comme étant soumis à la « vague historique », car il est accompagné du sentiment de liberté, qui apparaît, à son tour, de la défaite de la résistance qui se présente comme une résistance absolue. Le vrai créateur est toujours seul (Miłosz 2008 : 233).

BIBLIOGRAPHY

Section: *LITERATURE*

Iulian Boldea, Dumitru-Mircea Buda, Cornel Sigmirean (Editors)
MEDIATING GLOBALIZATION: Identities in Dialogue
Arhipelag XXI Press, 2018

Arendt 2014 : Hannah Arendt, *Originile totalitarismului (Origines du totalitarisme)*, 3^e Édition, Traduit d'anglais par Ion Dur et Mircea Ivănescu, Bucarest, Humanitas.

Banu 2007 : George Banu, *Scena supravegheată. De la Shakespeare la Genet (La scène surveillée. De Shakespeare à Genet)*, Version roumaine par Delia Voicu, Iași, Polirom, Bucarest, Unitext.

Baudrillard 2008 : Jean Baudrillard, *Simulacre și simulare (Simulacres et simulation)*, Traduit par Sebastian Big, Cluj, Éditions Idea Design & Print.

Foucault 1997: Michel Foucault, *A supraveghea și a pedepsi. Nașterea închisorii (Surveiller et punir. Naissance de la prison)*, Traduit de français et notes par Bogdan Ghiu, Contrôle scientifique de la traduction par Marius Ioan, Préface par Sorin Antohi, Bucarest, Humanitas.

Goma 2006 : Paul Goma, *Bonifacia*, 2^e Édition, revue et rétablie, Bucarest, Anamarol.

Miłosz 2008 : Czesław Miłosz, *Gândirea captivă (Pensée captive)*, Traduit de polonais par Constantin Geambașu, Préface par Vladimir Tismăneanu, Postface par Włodzimierz Bolecki, 2^e Édition, Bucarest, Humanitas.

Sloterdijk 2003 : Peter Sloterdijk, *Critica rațiunii cinice (Critique de la raison cynique)*, Vol II, Traduit par Tinu Pîrvulescu et Sanda Munteanu, Iași, Polirom.

Todorov 1996 : Tzvetan Todorov, *Confruntarea cu extrema. Victime și torționari în secolul XX (Face à l'extrême. Victimes et tortionnaires au XXe siècle)*, Traduit de français par Traian Nica, Bucarest, Humanitas.